

bilité convient seule au bonheur ! Les voyages aident à calmer les agitations ; la distraction entre par les yeux, par l'esprit, et la poussière du chemin guérit. Comment plaindre celui que la vague emporte vers des régions nouvelles, n'a-t-il pas pour lui la mer, le vent qui enfle la voile ?... Il a les étoiles qui le regardent, le soleil qui l'éclaire ; il a le hasard, l'aventure, la mobilité des choses et des lieux ; il a le départ impatient et l'arrivée joyeuse, les orages et le calme, l'ouragan et les folles brises ; il a le ciel souriant, la mer bleue et la beauté serotine des horizons !... Voilà la part du voyageur : quelle est celle de celui qui reste ? le regret et l'absence !

“ Mes goûts d'alors sont mes goûts d'aujourd'hui. J'aime la nature parce qu'elle s'harmonise avec mes joies comme avec mes tristesses ! J'aime sa voix qui chante et sa voix qui pleure, car je souris et je pleure avec elle ! Oui, j'aime que mon âme se remplisse des idées vagues, douces et tristes, qui naissent avec l'aube et qui se mêlent aux ombres du soir.

“ J'allais voir une nature pauvre de souvenirs, mais riche de merveilles ! J'allais me perdre dans ces graves solitudes qui jettent d'amères ou de douces pensées aux esprits songeurs ! Oui, voyager c'est vivre, c'est sentir, c'est jouir, lorsqu'on apporte à la contemplation de la nature une âme neuve à l'émotion.

“ Ma pauvre Françoise ne vivait plus. Elle considérait les minutes où je devais être encore à elle comme ce qui lui restait d'existence. Les appréhensions de l'absence lui avaient rendu toutes ses douleurs. Attachant sur moi son bon regard bien triste, ses yeux se remplissaient de larmes, et moi je ne trouvais pas de paroles assez caressantes pour la consoler !

“ Je partis en promettant à Françoise de faire un long détour pour la retrouver en Suisse.

“ Les chevaux de poste étaient attelés à notre voiture avant le jour ; ils frappaient du pied le pavé de la rue. Plombières dormait à cette heure matinale, ses maisons étaient closes. A plusieurs je devais un adieu ! Lorsque je passai sous les fenêtres de Françoise, mon cœur battit à se rompre... La pauvre enfant ignorait seule l'heure où je me séparais d'elle. Je lui laissai une longue lettre dans laquelle je lui disais le lieu de notre rendez-vous.

“ Arrivée devant la maison occupée par M. de C***, je levai les yeux et je fus surprise de ne point le voir sur son balcon. Je retombai assez tristement dans ma rêverie.

Après avoir quitté Plombières nous traversons de riantes campagnes. Le soleil se lève radieux, il épand sur la terre sa poussière d'étincelles ; l'air vif frissonne dans les arbres, la cigale chante sous l'herbe, la terre tressaille et se ranime, le ciel se colore... Tout vit, tout aime, tout respire... Je vois renaître les champs, les oiseaux, les plantes, les buissons de la route. Les cloches des églises s'éveillent et appellent l'homme au travail ; un air parfumé court dans les vallées, sur les collines ; la voûte azurée, sombre encore sur ma tête, se fait lumineuse à l'horizon. C'est un éblouissant mélange de saphir et d'ombre, et la lumière voilée de l'astre qui paraît jette sur le paysage une teinte indéfinissable de mélancolie. Rien de touchant comme la nature endormie aux heures du matin !

“ A peine avons-nous fait cent pas sur la route que nous aperçûmes M. de C*** ; il montait un cheval fougueux. S'approchant de notre calèche, il nous demande la permission de nous accompagner pendant quelques postes. Ma mère la lui accorde, et je lui en sais gré, car il avait dû faire, en cela, un grand effort sur lui-même pour atteindre à ce degré de hardiesse.

“ Nous nous arrêtrâmes à Remiremont. Au moment où nous

descendions de voiture, une paysanne s'approchant de M. de C***, lui dit : “ Mon bon monsieur, voilà huit jours ou plutôt huit nuits que je ne vous ai vu ; pourtant mes fleurs étaient prêtes, vous ne les aimez donc plus, nos fleurs ? vous qui faisiez tant de chemin pour les venir chercher ! ”

“ Que se passa-t-il en moi à ces paroles ? Je ne sais, mais je sentis tout mon sang courir vers mon cœur. Je tendis la main à M. de C***, de grosses larmes roulaient sous ses paupières : j'avais à peine la force de parler : “ A revoir, lui dis-je, à revoir ! — Jamais, me répondit-il. ” Puis il porta ma main à ses lèvres et disparut.

“ La reconnaissance d'une femme est presque de l'amour !

“ Quelques heures après cette séparation j'avais quitté la France, j'étais en Suisse. Une nature inculte, sauvage, commençait à se dérouler devant moi. Nous avançons à travers les défilés de Moustier. Des rochers à pic se dressaient des deux côtés de la route, et ça et là des pins chevelus se liaient à la pierre. Les nuages qui drapaient les aiguilles de granit, le chant du chevrier, le cri de l'aigle dans la nue, tout faisait naître en moi un sentiment de surprise et de vague inquiétude. Le soir, je m'arrêtai à Bienne. A l'heure où j'y arrivai, le lac avait perdu ses bleus reflets ; ses eaux rougeâtres ressemblaient à un miroir de cuivre que le soleil dardait de ses rayons. Les forêts de sapins brunissaient les montagnes qui se dressaient fières et imposantes à l'horizon ; elles se teignaient de pourpre sous les dernières ardeurs du soleil. Une étrange tristesse était répandue dans toute cette nature embrasée ; je m'assis solitairement au bord du lac. Tout se taisait. Peu à peu la brise du soir frissonne dans les joncs et les ronces, les roseaux s'inclinent, et les bergeronnettes, qui penchent leur nid sur l'eau, volent de liseron en liseron. Tandis que l'oiseau voltige libre dans l'air, l'ombre de Rousseau plane sur son île.

“ Et ces sites inconnus qui auraient dû occuper mon âme endolorie, n'exerçaient sur elle qu'une faible action ; je ne me sentais plus la force d'admirer ; je n'avais plus de courage à rien qu'à être triste !

“ Le baillif de Nidau nous reçut dans son féodal castel. Là, le passé est debout arrogant et fier. Le maître de céans nous accueillit avec une urbanité digne des anciens jours. Après une frugale collation, en rentrant dans le salon, je fus surprise de trouver sur le piano ouvert la partition *del Barbieri di Seviglia del maestro Rossini*, tant je me croyais au bout du monde ; mon imagination avait fait les frais de la distance.

“ Dans le vieux château, vrai théâtre fait pour les visions, la soirée me parut longue. On me conduisit dans une chambre de la tour du levant. En me couchant, je dis : Si l'apparition manque à minuit, c'est que le fantôme y mettra du mauvais vouloir.

“ Les revenans, en effet vinrent troubler mon sommeil ; apparitions légères et poétiques que l'on rêve dans la jeunesse, que l'on pleure à l'âge où l'on ne rêve plus !

“ En avançant vers Berne, de pauvres chalets, riches de paix et de soleil, reposèrent ma vue de l'âpre aspect des rochers et des abîmes. Ils me plaisaient ces enclos où s'entassaient, au milieu des fleurs, tous les objets utiles à la vie. Les croisées à vitrage maillé de plomb laissent à peine passer le jour ; les toits saillans sont couronnés par le chèvrefeuille et la vigne sauvage ; les cages, avec leurs hôtes au joyeux babil, pendent aux fenêtres ; les cours retentissent sous le caquetage des canards et des poules, et l'enfant blanc et rosé, petit ange de la terre, joue ou se repose sur le seuil de la porte. Douce retraite, où les heures s'écoulaient comme les ondes du ruisseau.

“ Je n'étendrai pas plus loin ma description ; j'approuve la